



COURTES

LIRE

# Mauvaise foi

juin 2009

LA CHRONIQUE DE FRÉDÉRIC BEIGBEDER

## Les critiques apothicaires

C'est sans doute un des dommages collatéraux les plus inattendus de la crise financière de septembre 2008 : de nombreux critiques littéraires se comportent désormais comme des actionnaires mécontents, exigeant de certains auteurs mieux payés qu'eux une rentabilité immédiate, un « return-on-investment » instantané. Didier Jacob du *Nouvel Observateur*, à la suite de Mohammed Aïssaoui dans *Le Figaro littéraire*, a inventé une nouvelle forme de journalisme culturel : la critique apothicaire. Il ne s'agit plus de juger un livre, mais de calculer un audimat. La critique apothicaire se fiche des Lettres, elle ne mesure que les Chiffres. Sa nouvelle méthode ne consiste plus à lire des œuvres ou à juger un style, mais à comparer le montant des à-valoir reçus par les écrivains avec leurs chiffres de vente. En cette dernière rentrée, on a senti jubiler la critique apothicaire de constater une chute des obligations Angot, un cash-flow insuffisant des bons Catherine Millet, la possibilité d'une destruction de valeur par la Houellebecq-Lévy Incorporated. Parfois, en lisant les pages culturelles d'un hebdomadaire de gauche

(à la rubrique « Les raisons d'un succès »), on a l'impression de feuilleter *Les Echos* ou le *Financial Times*. La critique apothicaire est une des conséquences les plus surprenantes du krach de Wall Street.

S'il est un secteur où l'on ne s'attendait pas à devoir rendre des comptes à des analystes comptables, c'était pourtant bien la littérature. Jusqu'en 2008, l'auteur d'un roman craignait beaucoup de choses : qu'on critique sa syntaxe, qu'on moque sa construction, qu'on éreinte ses allitérations, qu'on remette en cause la crédibilité de ses personnages ou l'originalité de sa vision. Mais il

supposait, sottement, que le monde des Lettres était à l'abri de la vulgate basement économique et des bilans pécuniaires. On croyait qu'un écrivain était quelqu'un qui était surpayé pour perdre son temps, peaufiner ses paragraphes, flâner autour du monde. On se fichait de la non-rentabilité de Marcel Proust, puisqu'il nous apportait la beauté, et que la beauté rapporte à long terme davantage que le CAC 40. En outre il était généralement admis par les éditeurs comme

les critiques littéraires d'antan que les comptes définitifs d'un livre n'étaient apurés qu'un siècle plus tard.

Personnellement je me suis toujours réjoui que des éditeurs soient prêts à donner des centaines de milliers d'euros à des auteurs non rentables, considérant que cet argent était toujours plus à sa place dans la poche d'un artiste oisif que dans celle d'un banquier véreux. La jalousie et le puritanisme de Didier Jacob sonnent le glas de cette époque bénie où les écrivains pouvaient se comporter comme des enfants gâtés. Désormais un écrivain qui touche un chèque devra affronter la même angoisse qu'un chef d'entreprise à la veille de la présentation

de ses comptes devant son conseil d'administration. Publier un roman à la rentrée s'apparente à présent à une ouverture de capital :

- Millet a touché 500 000 euros.  $\gamma$
- O.K., but what are the numbers please ?

Tout romancier à succès est maintenant soupçonné de malversations qui feraient passer Bernard Madoff pour un bon Samaritain. Pour sauver la liberté des écrivains, je suggère que le ministère de la Culture débloque un crédit spécial afin d'accorder aux critiques apothicaires l'augmentation salariale qui les fera taire.



DESSIN MIX & REMIX

726